

contre la réalisation de ce projet naturel-
ment favorise par tout ce qui tient au
pouvoir à Berlin que s'élèvent les demo-
crates en Autriche, en Bavière et dans le
Wurtemberg. Ceux-ci se rallient à l'idée
d'une grande patrie allemande, non res-
treinte à tels ou tels Etats sur lesquels un
seul exercerait une prépondérance exclu-
sive. En cet état d'opinions divergentes,
on croit qu'un certain nombre de délégués
bavarois et wurtembergeois et principa-
lement ceux d'Autriche font défaut, le
28, à l'assemblée de Weimar.

Amérique.

On écrit de New-York, le 6 septembre, à
l'Agence Havas :

New-York a été profondément ému
par les revers successifs qui ont ramené
une partie de l'armée jusque sous les murs
de Washington. La nomination de Mac-
Clellan au commandement général des
armées de Virginie a calmé bien des ap-
préhensions. On espère que ce choix ren-
dra confiance à l'armée. La grande in-
quiétude du moment est toujours inspirée
par les mouvements possibles des separa-
tistes sur le haut Potomac. On assure que
leurs éclaireurs ont paru à Leesburg et
qu'ils ont l'intention de traverser la rivière
à charge en face de Poolesville; le corps
chargé d'entrer dans le Maryland serait
commandé par Jackson et Ewell concen-
trés dans le Shenendoah et n'attendant
qu'un signal pour franchir le Potomac.
Les journaux parlent d'envoyer 100,000
hommes au général Wool à Harper's-ferry;
mais en ce cas, on serait forcé de décou-
vrir Washington du côté d'Arlington et
d'Alexandrie.

Mac-Clellan réorganise l'armée et lui
assigne les positions qu'elle doit occuper
autour de Washington. Ce général est de
nouveau l'unique espoir du pays, tout
comme après la première bataille de
Bull-Run.

Dans le Missouri les unionistes ont
mis la main sur le chef de bandes Point-
dexter et l'ont condamné à mort par une
sentence qui sera bientôt mise à exécution
à Saint-Louis.

A Saint-Louis, le gouverneur Gamble
a demandé aux banques de la ville 150,000
dollars destinés à faire des achats d'armes.
La réponse a été favorable.

Le comité national de la guerre de
New-York a pris mercredi une résolution
tendant à demander au gouvernement
central d'autoriser les généraux Fremont
et Mitchell à lever 50,000 hommes dans
l'Etat.

Les gouverneurs du Maine, du New-
Hampshire, du Massachusetts et du Rhode-
Island ont tenu hier un conseil de guerre
à Providence. Un délégué du comité de
guerre de New-York assistait à la séance.

Mexique.

On écrit de Guatemala, le 1^{er} août :

Quoique plusieurs Etats d'Amérique
aient cru voir une menace à leur indépen-
dence dans l'intervention française au
Mexique, ce n'est pas le sentiment qui do-
mine au Guatemala, où l'opinion est au
contraire favorable à la politique de la
France. Le Guatemala qui confine au
Mexique, ne peut en effet que gagner à
l'établissement d'un ordre de choses plus
régulier dans son voisinage immédiat. Ce
sentiment se manifeste par le langage des
journaux comme vous en pourrez juger
par l'extrait suivant du *Noticioso* :

Nous parlons du Mexique d'une manière
impartiale, en puisant nos renseignements aux
sources les plus dignes de foi, car tous les
journaux que nous recevons ici de ce pays,
étant des échos du parti pur, peignent et dé-
gagent les faits à leur fantaisie et convenance,
sachant en tout ou en partie ceux qui leur sont
contraires et exagérant bruyamment ceux qu'ils
se figurent être favorables à leur cause.

Le parti modéré mexicain est excessi-
vement mécontent de la conduite du gé-
néral Prim qui, avec l'armée espagnole, a

abandonné le Mexique, quoique l'Espagne
ait été plus offensée qu'aucune autre puis-
sance par le parti dominant et que ce soit
elle qui ait proposé et commencé l'inter-
vention. Les purs, au contraire, n'ont pas
de paroles assez expressives pour faire
l'éloge des Espagnols, usant du langage le
plus cordial et le plus enthousiaste quand
ils parlent de ceux qui sont maintenant
leurs *quer-dos hermanos* et qui étaient na-
guère les *desastados gachupines*.

Le gouvernement de Juarez continue
de commettre toute espèce d'actes arbi-
traires; il porte la ruine dans les fortunes
pour se faire des ressources; ses troupes
devastent les haciendas; les contributions
se multiplient et la paralysie des affaires
a produit une si affreuse misère que si cet
état de choses se prolongeait pendant six
mois on ne verrait au Mexique qu'une po-
pulation de squelettes. Des familles riches
sont aujourd'hui dans une grande pau-
vreté. Une moitié des propriétés ont été
mises sous séquestre par le gouvernement
à cause de l'impossibilité où se trouvent
les propriétaires de payer les impôts qui,
pour la plupart, sont arriérés de six mois,
c'est-à-dire, 7 à 8 % du capital.

Le traité que le gouvernement de
Juarez propose au ministre américain pour
obtenir un prêt de 11 millions de piastres
avait pour base principale l'hypothèque
de la cathédrale et de toutes les églises de
la nation qui ne sont pas encore vendues;
mais heureusement cette proposition n'a
pas été acceptée, car les Yankees ont be-
soin pour eux-mêmes de toutes leurs res-
sources; aussi ont-ils répondu aux Mexi-
cains qu'ils n'ont pas d'argent; qu'ils les
engagent à se défendre contre les Français,
et que leurs sympathies pour les Mexicains
sont grandes. (Comme celle du loup pour
l'agneau).

A la bataille de Puebla il y a eu des
actes horribles et dignes seulement d'un
peuple barbare, car les soldats mexicains
assassinaient les Français blessés pour leur
arracher les médailles, qu'ils avaient con-
quises au prix de leur sang tant en Crimée
qu'en Italie. Au milieu de l'action eut lieu
un épisode notable: Six zouaves disper-
sés se réfugièrent dans un ruisseau ou
jacal, le général Zaragoza les vit et aussitôt
il envoya 70 dragons pour les faire prison-
niers, mais les valeureux soldats formé-
rent un petit triangle de deux de front, et
se retirèrent lentement en faisant feu jus-
qu'à ce qu'ils eussent rejoint le gros de
l'armée française, tuant ou blessant 18
dragons dans leur retraite, sans recevoir
eux-mêmes la moindre égratignure de
sabre ou de lance. Ce fait paraît fabu-
leux s'il ne s'était passé en présence des
deux armées. Les Français reçurent leurs
héroïques camarades avec les plus cha-
leureuses acclamations.

Le général de Lorencez est très-satis-
fait de Marquez, à qui les Français ont
donné un grand dîner à Orizaba.

Le 14 juin, à minuit, le général Jésus
Gonzalez Ortega et sa brigade forte de
4,000 hommes furent surpris et battus
honteusement par un détachement avancé
de l'armée française qui comptait à peine
200 hommes. Dans cette affaire, les Mexi-
cains souffrirent une perte énorme, à sa-
voir: un général, trois colonels et plusieurs
officiers morts; de 6 à 800 hommes morts,
blessés ou contusionnés; toute l'artillerie,
un général et plus de 1,000 hommes et
officiers prisonniers, ou, ce qui est plus
probable, passe aux Français. Cependant,
le général Ortega est le cheval de bataille
des libéraux de Mexico et, la veille de son
départ de cette ville pour Orizaba, dans
une réunion où se trouvaient beaucoup de
dames il a dit publiquement, qu'il leur
apporterait bientôt les oreilles du gé-
néral comte de Lorencez.

(Correspondance Havas).

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 19	le 20	hausse	baisse
3 % ancien.	69.00	69.15	15	
4 1/2 au compt.	96.25	96.25		

Moniteur du 20 septembre

PARTIE OFFICIELLE.

C'est par erreur que, dans le décret qui
convoque les conseils d'arrondissement pour
la deuxième partie de leur session, l'époque
de leur réunion est indiquée pour le 22
septembre; c'est le 20 septembre
que ces assemblées doivent se réunir.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Les nouvelles d'Orizaba, venues par la
voie de St-Nazaire, vont jusqu'à la date
du 9 août. A cette époque, l'état sanitaire
des troupes était excellent, sauf quelques
cas d'anémie et de dysenterie. Au mo-
ment du départ du paquebot, les circon-
stances atmosphériques étaient modifiées à
la Vera-Cruz, et tout faisait pressager que
le fièvre jaune, qui a sévi cette année plus
tôt et avec plus d'intensité que d'habitude
allait bientôt disparaître.

Orizaba se trouvait également, à la date
du 9 août, fort bien approvisionnée en vi-
vres, et les troupes y sont placées dans de
très bonnes conditions pour attendre les
renforts qui se tarderont pas à les rejoindre,
puisque le paquebot a rencontré dans la
baie de Campeche les vaisseaux *l'Impé-
rial* et *l'Eclair* et la corvette *le Finistère*,
avec des troupes dont l'état sanitaire ne
laisait rien à désirer. L'ennemi n'a pas
reparu, et d'après les dernières nouvelles
on savait qu'il était reparti par petits
corps et sans intention de renouveler une
attaque devenue plus difficile par suite de
la construction d'un petit fort sur le Bor-
rego.

Le capitaine d'état-major Hubert Cas-
tex, aide-de-camp du général comte de
Lorencez, est arrivé par ce courrier, por-
teur de drapeaux et de fanions pris par le
99^e de ligne aux combats de la Barranca-
Seca et du Borrego. Cet officier a été im-
médiatement dirigé sur Biarritz pour re-
mettre ces trophées à l'Empereur.

Nous lisons dans l'Esprit public :

Un bruit, dont nous nous étions nous-
mêmes fait l'écho, fixait à la fin du mois
d'octobre l'époque des élections générales.
Mais l'Empereur, qui ne s'était point en-
core prononcé sur cette grave question, a,
depuis peu, manifesté l'intention où il
était de ne pas procéder au renouvelle-
ment du Corps législatif avant l'expiration
legale des pouvoirs de cette assemblée.

Toutefois, nous croyons savoir que la
session prochaine s'ouvrira avant l'époque
ordinaire, et ne sera que de courte durée.
De telle sorte que, sans recourir à la dis-
solution, le gouvernement pourra convo-
quer les électeurs vers décembre ou jan-
vier. — H. Edwards.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les
dépêches télégraphiques suivantes :

Marseille, 19 septembre.

M. Benedetti, de retour de son voyage
en Corse, est parti pour Paris.

Le prince Napoléon est attendu ici le 21
ou le 22. Il se rendra à Gènes si la prin-
cesse Clotilde l'accompagne; dans le cas
contraire il ira d'abord à Ajaccio.

Turin, 18 septembre.

Le comte de Stackelberg a été reçu ce
matin par le roi, à qui il a présenté ses
lettres de créance. L'ambassadeur russe a
ensuite rendu visite au prince de Carignan.

New-York, 9 septembre.

La nouvelle que le général Jackson a
passé le Potomac est confirmée. Jackson,
à la tête de 50,000 confédérés, a occupé
Frederick-City, petite ville du Maryland, à
44 milles de Washington et à 60 de Balti-
more.

Londres, 19 septembre.

Un nombreux meeting a eu lieu hier soir
à Whittington-Club, à l'effet de témoigner
les sympathies anglaises pour Garibaldi
et de protester contre l'occupation de
Rome. Le meeting a adopté à l'unanimité
une motion par laquelle il déclare expri-

mer sa profonde sympathie pour Garibaldi
malheureux, en émettant l'espoir que le
héros voudra bien visiter Londres, ou il
recevrait de toutes les classes de la popu-
lation l'hospitalité due à son noble carac-
tère. Une autre motion demande qu'une
petition soit rédigée par le comité pour
prier le ministre des affaires étrangères
d'Angleterre d'inviter l'empereur des Fran-
çais à remplir ses promesses reiterées
d'évacuer Rome immédiatement. Aucun
membre du Parlement n'était présent à
cette réunion.

Le lord maire convoquera un meeting
garibaldien à Guildhall et le présidera lui-
même; s'il en reçoit la demande signée
par un nombre suffisant de citoyens.

Dans un meeting tenu à Dublin, il a été
rédigé une pétition à l'effet de prier lord
John Russell: 1^o d'intervenir auprès de
l'empereur des Français pour l'évacuation
immédiate de Rome; 2^o d'user de son in-
fluence pour que Garibaldi et ses compa-
gnons ne soient frappés d'aucune peine
par suite de leur tentative qui tendait à
remédier à la situation malheureuse re-
sultant pour l'Italie de l'occupation de
Rome. Le meeting en faveur de Garibaldi
qui a eu lieu mercredi soir, à Birmingham,
sous la présidence du maire, comptait de
trois à quatre mille assistants.

Rague, 18 septembre.

Le prince de Labanoff est intervenu
énergiquement à Constantinople contre
l'exil de Mirko et contre l'établissement de
routes militaires dans le Montenegro. Le
chef des insurgés de l'Herzegowine, Luca
Vucelovich, est amnistié à la condition de
prêter serment de fidélité à la Porte. Les
chrétiens de ces contrées pourront être
librement leurs voivodes.

Francfort, 19 septembre.

Le gouvernement du duché de Nassau a
déclaré adhérer au traité de commerce
franco-prussien, à la condition que les
autres gouvernements du Zollverein don-
nent également leur adhésion. Toutes les
autres nouvelles repandues à ce sujet sont
inexactes.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Les conseils d'arrondissement, à l'ex-
ception de ceux du département de la
Seine, se réuniront le 29 septembre cou-
rant pour la seconde partie de leur session,
dont la durée est fixée à cinq jours.

PREFECTURE DU NORD.

Acquisition de terrain pour agrandir
l'Abattoir de Roubaix.

Nous, Préfet du département du Nord,
Commandeur de l'Ordre Impérial de la
Légion d'Honneur,

Vu la délibération, en date du 13 août
1862, par laquelle le Conseil municipal de
Roubaix sollicite l'autorisation d'acquies-
cer au sieur Delerue une parcelle de terrain,
contenant 8 ares 86 centiares, pour régu-
lariser le périmètre de l'Abattoir, vu le
plan des lieux et la soumission du sieur
Delerue;

ARRÊTÉS :

Art. 1^{er}. M. Lanvin, notaire à Roubaix
et suppléant du juge-de-peace du canton
dudit Roubaix, est nommé commissaire,
pour procéder à la mairie de Roubaix à une
enquête de commodo et incommodo sur le
projet d'acquisition dont il s'agit. Les
pièces ci dessus visées lui seront en con-
séquence communiquées.

Art. 2. Le commissaire se concertera
avec M. le maire de Roubaix sur la fixation
du jour de son opération et sur la publi-
cité qu'elle doit recevoir. Il y procédera
suivant toutes les formes prescrites par la
circulaire préfectorale du 7 septembre
1825 et nous en transmettra le procès-
verbal avec son avis et les pièces de l'affaire.

Art. 3. Le présent arrêté sera adressé à

M. le maire de Roubaix et à M. Lanvin,
Lille, le 9 septembre 1862.

Pour le Préfet du Nord en congé :
Le Secrétaire-général délégué,
Signé : Ev. BENOIGNÉ.

Nous, Maire de la ville de Roubaix,

Vu l'arrêté qui précède;
Après nous être entendu avec M. le com-
missaire-enquêteur :

ARRÊTONS :

Art. 1^{er}. Les pièces relatives à l'acqui-
sition d'une parcelle de terrain de la con-
tenance de 8 ares 86 centiares, pour régu-
lariser le périmètre de l'Abattoir, sont
déposées au secrétariat de la mairie pour
y être communiquées à tout requérant.

Art. 2. L'arrêté de M. le préfet et le
notre seront publiés au son de tambour
et placardés aux endroits ordinaires.

Art. 3. Le mardi 30 septembre, de onze
heures à midi, M. le commissaire enqué-
teur recevra dans la salle de la justice-de-
paix, les déclarations et observations des
habitants sur le projet sus-énoncé.

Roubaix, 18 septembre 1862.

ERNOULT-BAYART.

Au mois d'avril dernier, M. Louis-Sté-
phane Leclerc adressa aux chambres de
commerce un mémoire sur la production
du coton en Algérie, et sur l'opportunité
de créer, sous le nom de compagnie des
Indes Africaines, une puissante compagnie
destinée à assurer l'approvisionnement du
coton nécessaire à nos manufactures par
cette terre désormais française. M. Leclerc
publia aussi une lettre sur le même sujet,
qui fut insérée dans les colonnes du
Constitutionnel. Les chambres de commerce de
plusieurs importantes villes de France,
ayant fait à ce projet un accueil favorable
M. Leclerc se proposa de se rendre dans
les principaux centres de l'industrie et du
commerce, pour y exposer quels sont, à
son avis, les moyens les meilleurs et les
plus rapides, de transformer l'Algérie en
une terre à coton. Mardi dernier, 16 sep-
tembre, il a dû à l'obligeance, pleine de
courtoisie, de M. Achille Vallaert pré-
sident du comité de filature de Lille, l'hon-
neur d'être entendu sur ce sujet par une
réunion composée d'honorables manufactu-
riers, qui, à Lille, s'intéressent le plus
vivement à la question algérienne et cot-
tonnière.

La Compagnie du chemin de fer du
Nord vient de perdre un de ses plus an-
ciens employés. M. Alexandre Delecourt,
chef de gare, est décédé subitement ce
matin, au moment où il venait de donner
les ordres pour le départ du train de
10 heures 18 minutes.

Né à Aubers, le 17 septembre 1815,
M. Delecourt s'était engagé en 1838 et
quittait le 67^e régiment d'infanterie de
ligne le 31 décembre 1842 avec le grade
de sergent-major. L'année suivante, il
entra au service de l'Etat qui exploitait
alors la section du chemin de fer de Tour-
coing à la frontière; il devint succes-
sivement sous-chef de station de 1^{re} et
de 2^e classe jusqu'en 1846. A cette
époque, la Compagnie du Nord reprit le
railway des mains de l'Etat et M. Dele-
court était nommé chef de station à
Roubaix, poste qu'il ne cessa de conser-
ver jusqu'à sa mort. Ce long service té-
moigne assez que, si M. Delecourt avait
conservé parfois les rudes apparences de
sa première position, il avait néanmoins
su s'attirer la bienveillance de ses chefs
dont la protection ne l'a jamais abandonné.
Comprenant bien l'importance et la situa-
tion du commerce de Roubaix, il s'occu-
pait sans cesse de demander pour notre
gare des agrandissements et des amélio-
rations que le temps lui faisait obtenir, mais
jamais assez rapidement à son gré.

Ses efforts incessants et ses services
qu'il a rendus dans les difficiles fonctions
qu'il avait à remplir ont toujours été ap-
préciés par nos concitoyens.

Avant-hier, vers dix heures du soir, on
aperçut dans la gare de Mouscron un globe

alarme, ni surprise. C'est que Charles
était toujours si respectueux et si réservé,
il savait si bien la distraire par une cau-
serie intéressante, et il demandait si peu
de chose en retour de son dévouement !
Un mot de gratitude, un sourire affectueux,
un éclair de gaîté sur le front de
Marie, il s'estimait amplement récom-
pense. Elle voyait donc en lui un ami
fidèle plutôt qu'un prétendant; elle s'ac-
coutumait à ses soins, qui bientôt lui
devinrent indispensables, elle attendait
son arrivée avec impatience, elle s'en-
nuyait quand parfois il était retenu loin
d'elle.

Amitié un peu égoïste, direz-vous; oui,
comme l'est presque toujours celle des
enfants, des convalescents et des malades.
Et pouvons-nous bien leur en faire un
reproche sérieux ? Le désintéressement est
facile lorsqu'on n'a besoin de personne;
mais ceux dont la faiblesse nécessite le
secours d'autrui ne sont-ils pas excusa-
bles de s'attacher de préférence à qui leur
rend le plus de services ? La reconnais-
sance ne joue-t-elle pas là un rôle au
moins aussi grand que l'intérêt ?

La reconnaissance sentiment pur et
sacré qui, pour plus d'une femme, a été et
sera encore le chemin de l'amour ! L'a-
mour, quoi qu'on en dise, ne naît pas tou-
jours d'un élan spontané de deux âmes.
Il se produit et se développe de bien des
manières différentes. Charles avait aimé
Marie à première vue; elle, tout occupée
d'un autre, elle n'avait pas même fait at-
tention à lui. Maintenant que Falbert a
perdu son estime et son affection, qui sait
ou la conduiront, à l'égard de Charles, la
reconnaissance, la pitié, l'intimité de
leurs rapports quotidiens, l'admiration
pour son caractère noble et grand, pur de

ces misérables calculs d'ambition et de
vanité qui retrecissent le cœur ?

Pour être plus près de Marie, peut-être
aussi pour ne pas rencontrer Adrien,
Charles avait quitté la maison de M^{me}
Loustot et s'était logé dans le voisinage du
capitaine. Depuis lors, il n'avait pas vu
Falbert, qui travaillait avec acharnement
à conquérir cette renommée dont il avait
soif. Il ne manquait pas de talent, et on
lui prédisait un bel avenir. Mais il était
bien loin encore de la richesse et de la
position brillante à laquelle il aspirait.

Pour y parvenir, il comptait beaucoup
sur son mariage. La dot d'Emma lui vien-
drait la fortune; avec la fortune vien-
draient les relations nombreuses, il ou-
vrirait ses salons à la meilleure société,
et, connu alors de toute la ville, il aurait
bientôt des affaires importantes qui ache-
veraient de le poser.

Il avait grand besoin, du reste, de ces
séduisantes perspectives pour ne pas se
repentir d'avoir demandé la main d'Em-
ma. Déjà il commençait à reconnaître
qu'il y a une différence entre une réserve
timide et une complète nullité. Il s'avouait
tout bas que ce silence qui, chez Marie,
était modestie et déférence pour lui, pro-
venait, chez Emma, d'un manque absolu
de ressources. Tandis que l'une, tout en
se bornant d'habitude à écouter, savait, à
l'occasion, répondre avec une convenance
parfaite, et, sous l'empire de quelque
mouvement du cœur, dire des choses
pleines de grâce et de sentiment, l'autre
ne parlait guère que par monosyllabes ou
n'avait à sa disposition que des phrases
banales, des réflexions communes et de
mauvais goût. Ou elle se faisait l'écho de
sa mère, ou elle se taisait de crainte de
commettre quelque bévue et de s'attirer
une semonce.

Et ses manières ! Raides, affectées,
compassées, elles n'avaient rien de l'ai-
sance gracieuse de la femme du monde.

Longtemps Adrien avait attribué ce défaut
à la timidité, au trouble causé par sa pré-
sence et au désir excessif de lui plaire.
Aujourd'hui, plus d'illusion possible,
quelle que fut sa fatuité. Emma était réel-
lement guidée, presque gauche, très-
insignifiante et point jolie du tout. Il lui
fallait, pour tromper les yeux, les artifices
de la toilette et la clarte du gaz ou des
bougies. Au jour, elle avait le teint mala-
dif, la figure fatiguée, et Adrien avait
beau faire, il ne pouvait, quoi qu'en dit
M^{me} de Bussin, croire qu'elle n'eût pas
plus de dix-huit ans. Un soir, seul avec
elle, il lui demanda franchement son âge.
Après beaucoup d'hésitation et de réticen-
ces, elle avoua qu'elle venait d'accomplir
sa vingt-troisième année. Mais à ces mots elle
balbuta et rougit si fort qu'il se défia
aussi de la sincérité de cette réponse. Né-
anmoins il parut s'en contenter; qu'im-
portait, après tout ? l'essentiel n'était pas
qu'elle fût très-jeune; si seulement elle
avait été aimable !

Il lui pria souvent de jouer pour lui
quelqu'un de ces morceaux de piano qu'il
avait tant de fois recoutes de sa chambre
avec délice. Toujours M^{me} de Bussin trou-
vait un prétexte pour lui refuser ce plai-
sir. Ou le piano était désaccord, ou Emma se
sentait fatiguée de s'être déjà exercée plu-
sieurs heures, ou elle même avait la mi-
graine, et la musique lui donnait sur les
nerfs. Tout cela devint sus-lect à Adrien;
il se montra si pressant un jour qu'il n'y
eut plus moyen de résister. Emma se mit
au piano en tremblant, et ce fut en vain
qu'il essaya de l'encourager par une douce
raillerie, il ne parvint pas à dissiper son
trouble. Elle tira de l'instrument quelques

accords incertains, puis se trompa, se dé-
confiança tout à fait et se mit à pleurer.

« Sotte ! dit sa mère furieuse, n'aise que
tu es ! Tu resteras donc toute ta vie un
enfant de cinq ans ? Va-t-en, que je ne
voie plus ces larmes. Tu devrais être hon-
teuse de pleurer comme une ecclésiaste de-
vant M. Adrien. »

Emma fit un pas vers elle avec un re-
gard suppliant; mais elle la congédia par
ces mots, accompagnés d'un geste impé-
rieux :

« Monte à ta chambre et va pleurnicher
à ton aise. »

Puis, quand Emma eut été :

« Pauvre petite ! elle est si timide !
mais je l'ai grondée severement pour qu'à
l'avenir elle prenne sur elle d'avoir un
peu plus de sang-froid. Je ne veux pas que
ces scènes ridicules se renouvellent. »

— Il est pourtant bizarre, répondit
Adrien d'un ton légèrement ironique,
qu'avec un talent comme celui de M^{me} votre
fille, on manque à ce point d'assurance
devant une personne que l'on voit tous les
jours.

M^{me} de Bussin rougit et ne répondit pas
ce qui confirma encore les soupçons de
Falbert. Il résolut de les éclaircir, et le
lendemain, entendant le piano à l'heure
habituelle, il s'élança chez ses voisines et
parut au salon sans être annoncé. Le
morceau brillant qu'il avait attiré finissait
précisément, et une jeune dame, la même
qu'il avait vu un soir sortir comme il en-
trait, se leva du piano en disant à Emma :

« Je vous qu'il y a une autre élève m'at-
tend. Mais je vous en prie, mademoiselle,
si vous tenez à faire des progrès, exercez-
vous davantage. La leçon toute seule ne
suffit pas. »

Adrien comprit tout; cette dame était
la maîtresse de musique; c'était elle qui

jouait avec tant de goût et de facilité;
Emma ne savait rien ou à peu près. Mais
presque à chaque leçon, la maîtresse exé-
cutait un morceau, parce que M^{me} de Bus-
sin, qui y assistait d'habitude et prétendait
aimer beaucoup la musique, la priait in-
stamment de lui faire ce plaisir et de ren-
dre à Emma le plus grand service en lui
enseignant par son exemple à triompher
des difficultés.

Ainsi la future M^{me} Falbert ne brillerait
dans les salons ni par la beauté, ni par
l'esprit, ni par aucun talent d'agrément !
Quelle déception pour Adrien ! De ce jour,
Emma eut à souffrir de son humeur inégale
et de ses paroles souvent dures et
hantantes. Elle supportait tout en silence,
type parfait de l'amour soumis et humble,
et cette humilité même rendait Falbert
plus indulgent, parce qu'elle était com-
me un hommage à sa supériorité. Instinctivement
Emma flattait sa corde sensible mieux que
ne l'eût fait une femme droite et spiri-
tuelle, mais tout cela n'empêchait point
qu'il n'y eût bien du vide, bien de l'ennui
dans leurs relations.

Marie, au contraire, que l'on continuait
de plaindre quand de loin en loin quel-
qu'un prononçait encore son nom, recou-
vrait peu à peu, avec la santé, le calme et
la paix. Ses chagrins n'étaient pas oubliés
mais elle n'y songeait plus qu'avec cette
melancolie qui n'a rien d'amer, qui est
une joie sans jouissance pour certaines or-
ganisations. Le souvenir des souffrances en-
durées à cause d'Adrien doublait pour elle
le prix du repos qu'elle goûtait depuis
qu'elle était parvenue à la banne de son
cœur.

(La suite au prochain numéro).

LA VICOMTESSE DE LERCHY.